

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. CHENEVEY

Le manoir de la liquidation de la Foi

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 33-40

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Manoir de la liquidation de la foi

« Dans toute la longueur d'un horizon immense... »
(Lamennais, à Benoist d'Azy, 23 mai 1819)

Parmi les pèlerins du moyen-âge qu'attirait la féerique fontaine de Barenton, beaucoup versaient en vain de l'eau sur la dalle magique. La tempête se taisait et les oiseaux mystérieux gardaient le silence. Cependant deux héros gallois dont la foi était plus ferme et l'enthousiasme plus divin avaient obtenu un jour le prodige tant rêvé. Comme Kinon et Owin, Félicité de Lamennais, de la révolution religieuse de qui nous essayerons d'esquisser un tableau psychologique, aura mérité un concert de louanges, mais il aura dû surtout escompter les coups de l'orage.

Dans les sanglantes journées de la révolution de 1848, Lamennais, rédacteur du « *Peuple Constituant* », vieillard exaltant la populace devant les barricades du faubourg Saint-Antoine, s'est révélé le père du socialisme contemporain. Mais cet homme infortuné, fougueux démagogue, philosophe spiritualiste, vaguement déiste, n'aura pas réussi à faire oublier qu'il avait été auparavant royaliste militant, prêtre fidèle de l'Eglise catholique et Supérieur général de la Congrégation de St-Pierre.

L'amour diminue dans la proportion où l'homme ne vit plus de la foi. « *Justus ex fide vivit* », a écrit l'apôtre aux chrétiens de Rome. Deux grands maux pèsent sur le monde actuel : la peur de la vérité et le manque d'amour. Socialistes, communistes, disciples lointains de Lamennais tombé, essayent de ramener un peu d'amour dans l'humanité, mais ils demeurent de pauvres naïfs en croyant pouvoir se passer du fait religieux. Renversant les valeurs de vie, laissant de côté la question des devoirs

pour ne parler que des droits, le socialisme et le communisme n'apporteront aucun bonheur sur terre, écrasés qu'ils sont sous le poids de leur sinistre mission : faire de l'enfant qui grandit de la graine d'échafaud en sonnant le glas de la civilisation en Occident. Mais rapportons-nous aux jours bénis où Lamennais renouvelait de fond en comble l'apologétique et l'éloquence sacrée.

Sur la route de Rennes à Saint-Malo, à gauche de la forêt de Coëtquen, au travers d'un bois de sapins et de châtaigniers, s'ouvre une belle avenue au fond de laquelle on aperçoit une blanche villa. C'est la Chesnaie. Ce manoir rappelle au touriste lettré le souvenir des années sereines de Lamennais comme un peu plus loin Combourg, le nid des rêveries de René. La Chesnaie est une retraite où se sont réfugiés, il y a un siècle, des jeunes gens d'élite éclairés d'une frêle aurore qui pour les uns est devenue le jour. Les autres, génies abandonnés, auxquels la vie a manqué pour produire leurs œuvres, sont demeurés dans les limbes terrestres. Tous, dans cet atelier apologétique, ont affermi leur foi religieuse et aiguisé leur sensibilité artistique.

L'histoire de l'Ecole de l'« *Avenir* », de la question du libéralisme portée devant le tribunal suprême du Saint-Siège est connue. Après la publication de l'Encyclique *Mirari vos*, Lamennais se retrouve calme et pieux dans sa Bretagne auprès de ses derniers élèves : Maurice de Guérin, Turquétuy, de la Morvonnais, du Breil, de Marzan, Elie de Kertanguy. Mais bientôt la nouvelle encyclique *Singulari nos* exaspère celui qui ne sera plus désormais que le pélagien breton. « Mon enfant, regarde une dernière fois Moscou ; dans une heure, la ville sera en feu, » avait dit Rostopchine à son fils. « Mon œuvre apologétique est finie, mes bons amis, regardez une dernière fois la Chesnaie, » devait dire Lamennais à ses disciples, dans un moment peut-être le plus tragique de sa vie. Le départ

attristé de ces jeunes hommes du manoir breton a évoqué celui du bon chevalier partant pour les Croisades qui n'osa tourner « sa teste devers son chastel de Joinville, de peur que le cœur ne lui faillît. »

Quittant la Chesnaie au lendemain du désastre moral de leur supérieur, leur vie n'était pas fixée encore. Le cœur des uns était trop las pour affermir et consoler celui des autres, mais leur mémoire fut fidèle aux jours d'autrefois. L'amitié est restée le plus grand, le plus puissant, le plus fort de leurs sentiments, celui dont ils aimèrent le plus à parler et qu'ils emportèrent avec eux dans le tombeau. Leur maître de la Chesnaie leur avait appris que les bras et les cœurs doivent demeurer ouverts toujours. La vie laboure, le temps creuse, pauvre Lamennais ! Dans la solitude de son parc, il médite les « *Paroles d'un Croyant* », et sous l'atteinte des premières ombres d'une triste vieillesse, avant de le quitter à tout jamais, il y avait, pour se distraire, étendu sur un divan, joué de l'accordéon...

L'œuvre de Lamennais à la Chesnaie ne fut pas achevée, mais l'effort est digne d'admiration quand il témoigne d'un noble enthousiasme, d'une force de vie, d'un désir de servir.

Si la mort de l'apologiste infortuné constitue pour le chrétien une cruelle énigme, la Chesnaie aujourd'hui déserte dans les bois qui l'entourent, lui rappelle le promontoire d'où est tombé le Tertullien des temps modernes. Littéraire et morale, son œuvre aura laissé une trace profonde sur le romantisme. La physionomie humaine de Lamennais restera matière inépuisable aux dramaturges et aux romanciers.

Lamennais a la Bretagne dans le sang depuis de longues générations. Il est né apte à la lutte, comme les marins ses ancêtres contre les vents, les houles et les tempêtes. Il y a en lui le côté révolté du celte, son côté

hérésiarque, dont Pélage et Abélard ont été les exemples les plus illustres. C'est le paradoxe breton, un mélange de rêve, de fatalisme, de ténacité, d'amour, d'aventures et d'actions. Il est enfant de Saint-Malo, cette presque île secouée sur son roc d'un obscur frémissement et toujours prête, dirait-on, à rompre son amarre continentale, pour se jeter dans les grandes aventures du large.

Le même besoin d'inconnu, les mêmes aspirations vers les grands horizons de la nature ou de l'âme travaillent ses explorateurs, ses Surcouf, ses Cartier, de Linouëlon, ses Duguay-Trouin, ses Mahé de la Bourdonnais. Tout ce que les malouins touchent, ils le renouvellent ou le marquent au cachet de leur personnalité, depuis Broussais qui fonde la médecine physiologique à Boursaint qui crée l'assistance aux marins. Saint-Malo, ville unique au monde, a écrit Jules Simon ; en un quart d'heure, on fait le tour de ses remparts et, cependant, rien qu'à parcourir ses rues, on y apprendrait l'histoire de France.

Un vice de conformation, une déformation considérable de l'épigastre avait fait un inquiet, un malade à perpétuité de Félicité de la Mennais. Il avait assez connu sa mère pour la regretter ; il se souvint de l'avoir vue réciter son chapelet et jouer du violon. Il était né pour souffrir, ce jeune homme qui a dit dans une boutade célèbre : « l'ennui naquit en famille un soir d'hiver ».

Celui qui, avant d'être révolutionnaire-socialiste, fut philosophe-dictateur dans l'Eglise catholique, avait un atavisme de gens de mer et de comptoirs passionnés pour le négoce.

Il ne communia qu'à 22 ans ; depuis 1794, la Convention avait éteint les cierges. Son père, pour être patriote, avait armé un corsaire, la « *Républicaine* », et même, dit-on, la « *Révolutionnaire* », qui avait pour figure un vengeur du peuple tenant un poignard et la tête d'un tyran. Cependant, c'était un homme charitable que ce

Pierre-Louis Robert, fait seigneur de la Mennais par lettre patente de Louis XVI (de la Menez veut dire en bas-breton de la montagne) pour avoir durant une heure de disette nourri gratuitement les pauvres de Saint-Malo. Il s'est ruiné, plus par ses largesses que par ses mauvaises négociations commerciales.

Le 9 mars 1816, Lamennais, âgé de 34 ans, fut marqué pour toujours du signe du sacerdoce. « Je n'ai qu'à m'enfoncer dans la nuit de la foi », a-t-il écrit à sa sœur le lendemain de son ordination. Est-ce là l'angoisse d'une inquiétude religieuse, ou est-ce une pure expression romantique ? Comment celui qui, avant d'être prêtre, avait enrichi *l'Imitation de Jésus-Christ* de si sublimes réflexions, n'a-t-il pas souscrit franchement à la formule de l'épître aux Hébreux : « *Fides sperandarum substantia rerum et argumentum non apparentium* ». Ce n'est que quelque temps après qu'il célébra sa première messe à Paris au couvent des Feuillantines. (Il avait été ordonné prêtre à Vannes). Spuller rapporte qu'il a vu l'officiant essayer une larme durant la célébration du sacrifice. Lamennais lui-même avait entendu une voix lui dire distinctement : « Je t'appelle à porter ma croix, rien que ma croix, ne l'oublie pas ». « Je n'ai qu'à mourir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne ». Cependant, prêtre pieux, à la Chesnaie, il devait régenter l'élite de la jeunesse de France et goûter la paix dans la prière, la règle et le travail. Mais l'année 1834 vit tomber l'étoile à la clarté de laquelle le clergé français avait quitté le désert aride du gallicanisme. Définitivement perdu pour l'Eglise, acquis à la révolution, Lamennais s'enfonça de plus en plus dans le doute, la négation blasphématoire. Mais indigné avant la révolte, se serait-il révolté si des racontars, des haines, des petites gens d'esprit même de la part de certains membres du clergé, ne l'avaient pas relancé jusque dans sa solitude ? « Instruit par l'expérience, a-t-il écrit à l'abbé

Combalot, je suis résolu à me placer désormais comme écrivain en dehors de l'Eglise et du catholicisme ». Malheur et apostasie ne doivent pas nous faire oublier que nous devons à Lamennais le retour aux idées romaines ; qu'il fut l'initiateur de ce grand mouvement qui aboutit aux décisions suprêmes du concile du Vatican.

Lamennais fut dupe de son esprit généralisateur. Il voyait comme on étouffe la liberté sous mille entraves, entendait la plainte du captif du Spielberg, les gémissements des victimes entassées dans les plombs de Venise, le cri d'angoisse de tout le peuple de Pologne, râlant sous la botte inexorable du despotisme moscovite. Dans sa parodie célèbre, il confondait la royauté et la tyrannie, la poursuivant de ses anathèmes implacables.

Lamennais fut un idéologue de génie, qui devait croire non seulement à la possibilité, mais à la réalisation peut-être prochaine de ses utopies. Comme chez tous les monomanes, ses opinions du moment lui apparaissent autant d'axiomes qui s'affirment et ne se discutent pas. Le malheureux est tombé dans l'abîme sans trop s'en douter. Ame sincère, intelligence supérieure, imagination sans frein, volonté inflexible et fantasque, cœur tendre et charitable, il fut, somme toute, un homme incomplet. Avec plus de sincérité que le fameux écolâtre du moyen-âge, il aurait pu répéter l'aveu d'Abélard à S. Bernard au concile de Lens : « *logica me perdidit* ». Lamennais a fait du bien à l'Eglise. Gardons-nous de maudire l'auteur de l'« *Essai sur l'Indifférence* » ; ce serait plus qu'une simple faute contre la charité, ce serait l'ingratitude.

En février 1854, l'émotion fut profonde dans le monde religieux, quand Marc Shelly demandait des prières pour Lamennais mourant, aux lecteurs de l'« *Univers* ». Le 27 février, la nouvelle de sa mort effrayante fut un triomphe pour ses amis de la dernière heure : Béranger, Lalo, Henri Martin, tandis qu'Emile Olivier se chargea des

formalités de la sépulture et que les larmes de la pieuse Madame de Kertanguy, nièce préférée de Lamennais, faisaient pitié aux pensionnaires de l'Abbaye-aux-Bois.

Le premier mars, mercredi des Cendres, aux abords du cimetière du Père-Lachaise, des escadrons sabre-au-clair opposent un barrage aux manifestations populaires.

Dans la grande nécropole, les croque-morts tirent du corbillard des pauvres, un cercueil en bois de sapin, pour le glisser dans la fosse commune. A Lamennais socialiste, impatient d'aller se confondre dans la poussière des misérables, le monde égoïste a même marchandé une minime parcelle de terrain pour son cadavre séditieux. « Laissez une petite place pour un cercueil d'enfant, s'il en vient un », a crié le fonctionnaire proposé aux funérailles. Et, à coup de pied, la bière de celui qui avait tant fait crédit à la générosité humaine, fut calée par un sinistre terrassier de cimetière.

A l'issue de ces funérailles sans croix, sans prières, sans culte, un fossoyeur plante sur la tombe un bâton où une ficelle retient un bout de carton avec ces mots, : « Félicité de la Mennais ».

Cependant, le soir de la Toussaint de 1830, dans son parc de la Chesnaie, près de la chapelle, Lamennais avait tracé, avec la pointe de sa canne, un rectangle, pour désigner l'endroit de sa sépulture le plus cher à son cœur. Puis, rentrant dans le salon, interrompant la lecture spirituelle faite par l'abbé Gerbet, il fit tressaillir ses élèves en leur récitant sa fameuse hymne aux trépassés. « Ils ont descendu le fleuve du temps. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! »

Depuis que Lamennais dort sous sa tombe sans croix, après avoir vieilli, le front assombri par un mauvais songe, comme le révèle le magnifique portrait d'Ary Scheffer au musée du Louvre, les uns n'ont eu que des paroles de blâme pour l'infortuné, d'autres ont voulu

trouver, dans des motifs sans consistance, des raisons d'espérance chrétienne. Soyons assez grands pour être du nombre de ceux qui, confiants dans la miséricorde divine, n'ont pas voulu séparer l'ami perdu de l'éternel Amour qui meut le soleil et les étoiles.

De pieuses familles de Bretagne ont prié, ses parents de la Maisonneuve et de Kertanguy, ses amis de la Villéon et de Marigny : de saints évêques ont prié pour leur ancien maître de la Chesnaie, Mgr Gousset, à Reims, de Salinis, à Auch, Gerbet, à Perpignan, de Hercé, à Nantes. Faut-il parler du religieux souvenir de Dom Guéranger et de Montalembert ?

Le savant abbé Duine, grand érudit mennaisien, mort récemment aumônier du lycée de Rennes, raconte que dans l'été de 1854, l'abbé Jean-Marie de la Mennais prit congé de ses Frères de Ploërmel, pour aller revoir la Chesnaie, accompagné de deux ou trois amis qui savaient de quels nobles rêves cette maison blanche avait été la gardienne ; il célébra la messe dans cette petite chapelle de mémoire si douce et si cruelle. Avant de quitter la terrasse et les beaux tilleuls où son frère s'était reposé, le visiteur fixa son regard sur la fenêtre d'une chambre d'où il semblait attendre encore l'hôte familial. Tendant ses bras vers la chère image que son cœur évoquait, il s'écria de toute sa force : « Féli, Féli, où es-tu ? » Puis, le saint vieillard tomba évanoui. Quelques années plus tard, l'abbé Jean mourut. Dans son agonie, le nom de son frère Félicité, toujours aimé, se mêlait sur ses lèvres au nom sacré de Dieu.

A-B. CHENEVEY.